

Moments de parcs Extraits

André Carpentier

Number 143, November 2014

Territoires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72857ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carpentier, A. (2014). Moments de parcs : extraits. *Moebius*, (143), 32–42.



Photo: Lucie Bélanger

ANDRÉ CARPENTIER

Moments de parcs (extraits)

Ça ne s'invente pas (printemps)

Après une marche de plus de quatre heures au gros soleil avec un ami, un mercredi printanier de très beau temps hâtif qui ne durera pas, bien sûr, je me glisse dans un parc où ma gardienne d'autrefois, apparemment pour me faire prendre l'air, m'amenait rôder autour du kiosque le samedi soir, là où se tenaient des garçons aux manches de chemise et aux bas de jeans roulés. J'avais alors cinq, six ans et elle, j'imagine, seize ou dix-huit.

Les gens du quartier ont fait main basse sur ce double espace de verdure divisé par une rue passante. Ils y sont en si grand nombre que le réseau de sentiers s'apparente à une piste d'autos tamponneuses au ralenti. Des couples peinent à s'y promener sans se laisser la main ou la taille – mais ce n'est que pour mieux se rattraper. Des jeunes mères déambulent penchées sur des landaus. Des filles marchent un livre à la main à la recherche d'un coin tranquille; des garçons riches du bonheur d'exister les lorgnent en se réjouissant du retour des jupettes et des fines bretelles. Une fille dans la trentaine traverse le parc en donnant à lire un corps exceptionnellement sculpté, dont elle accentue l'aspect athlétique par une démarche empreinte de gravité. Des gamins sur des petits vélos s'amuse à se frôler, jusqu'à ce qu'un accrochage par les poignées en jette deux au sol, qui se tordent moins de douleur que de rire, me semble-t-il.

Trois cyclistes à queue de cheval grise, des artistes de la lenteur, s'arrêtent et prennent possession d'un banc qui justement se libère. Ce sont des baby-boomers

physiquement, psychologiquement et sociologiquement représentatifs de la génération née entre la Seconde Guerre mondiale et la guerre du Vietnam, qui ont eu vingt ans vers soixante-huit, soixante-dix. Ils sont restés longtemps écartelés, d'une part, entre la gauche de leurs idéaux et la droite du confort familial ; et d'autre part, entre le bas de leur liberté sexuelle et le haut de leurs aspirations spirituelles issues de préceptes bouddhistes délayés dans une idéologie contestataire, ce qui a pris le nom de *flower power*. L'un raconte aux deux autres, qui le comprennent « tellement bien ! » sa difficulté à concilier l'accompagnement de ses vieux parents malades et la récupération de ses petits-enfants à l'école ou le gardiennage les jours de congé scolaire. « C'est ça, la retraite ! » dit avec sérieux celui de ces interlocuteurs qui porte un t-shirt batik et qui épie, à l'évidence avec envie, des ados, sur la pelouse, qui se renvoient un frisbee jaune fluo.

Je continue mon chemin entre des filles à demi-dévêtues qui se font bronzer sur des serviettes de plage et des mamans attablées en marge de l'aire de jeux des six mois à cinq ans, qui servent des collations à leurs petits affamés. Plus loin, des joueurs de boules examinent le terrain d'un œil expert : « Moi non plus, j'ai pas pensé apporter mes boules... » Une lectrice fébrile, adossée à un arbre, vérifie son échancre aux cinq secondes. Un cinquantenaire, les coudes sur les genoux, tient d'une main un téléphone portable et le livret d'instruction de l'autre en se mordant la lèvre. Un ado se noie doublement, dans ses bermudas et dans les yeux d'une fille de son goût. Une jeune mère, en retrait, donne le sein à son bébé, tandis que son compagnon s'exerce à marcher sur les mains. Ça ne s'invente pas !

Un amour du pavé maçonné (été)

On convient généralement sans trop de réserves que celui qui s'engage sur un sentier de parc bordé d'arbres et de pelouse s'introduit dans un paysage – au sens étymologique d'une étendue de pays. Or, c'est bien l'impression qu'on reçoit en abordant ce petit parc de quartier : qu'on accède à un paysage, mais un paysage inspiré, non pas des prés et des forêts, mais des déserts américains. Et ce trait

distinctif, ce parc le martèle dès qu'on l'approche. Avant tout par la négative, car ce qu'il dévoile avant tout, c'est qu'il n'est pas recouvert en de multiples couches par la matérialité coutumière des parcs : pas d'espaces gazonnés ni de sentiers sinueux, pas de broussaille ni de bancs de bois...

En fait, ce parc se résume à un montage de pavés maçonnés, tout en courbes et en effets de dunes, formant ici et là des bancs circulaires au milieu desquels s'éploient des arbres ou des massifs de graminées. Des dunes de pavés et de la touffe, voilà ce parc ! Avec une table, une poubelle et une murale balafnée de tags en arrière-fond.

Ce parc, qui proclame haut et fort son originalité, présente un cachet d'une sensibilité résolument moderne, ce terme référant moins ici aux progrès technologiques qu'à un désir de rupture avec les formes conventionnelles des parcs. Ce design témoigne en effet d'une aspiration à remplacer les formes coutumières par une nouvelle tradition. Il y a là une audace d'aménagement qui puise en avant dans le stock de rêves des paysagistes.

Évidemment, on s'attendrait à rencontrer ici des parangons de progrès et de modernité. Au lieu de quoi, en cette fin d'après-midi de plein été, je tombe sur un itinérant qui fouille dans la poubelle, un dealer et son client qui s'échangent des petites choses secrètes, quelques prostitués qui y passent sans conviction, un vieux monsieur qui traverse le parc sans s'arrêter pour la peine, vu qu'il ne trouve pas le confort sur ces dunes de pavés ; il y a même une dame portant des sacs de pharmacie qui n'arrive pas à s'y asseoir. Un jeune guitariste à cheveux lisses, assis en tailleur sur une butte, l'oreille collée à son instrument, improvise un air à la manière folk ; mais le bruit de la rue en avale la moitié. Une tireuse de cartes à la barbe forte vient s'accroupir un instant devant moi et m'informe que ça me ferait bien si je portais un chapeau de cow-boy !

La solitude du flâneur est d'abord un amour qui, en nature, est un amour de la nature et du monde ; et en milieu urbain, un amour du monde et des autres. Or, dans ce parc, le flâneur doit déployer un amour du pavé maçonné et du peu d'usagers. Car je n'ai jamais vu personne glander dans ce parc plus que le temps d'un café, d'une cigarette

ou d'une sollicitation, voire d'un hamburger du midi vite avalé. Moi y compris.

Les épris d'austérité (automne)

Mi-automne, un peu passé mon anniversaire, un de plus! *Panta rhei*, dit Héraclite, *everything flows*, traduit-on en anglais, tout s'écoule. Dans un petit parc de quartier populaire, à dix minutes de l'Université, où, sauf exception, je m'arrête une demi-heure l'après-midi de mon séminaire du lundi soir, je retrouve des habitués qui, en après-midi, sont les principaux occupants de cet espace commun. Car si les parcs se distinguent par des critères spatiaux – emplacement, dimensions, aménagement –, ils se particularisent aussi selon les temps de l'année, de la semaine, même du jour.

Ces habitués du milieu d'après-midi, c'est-à-dire d'avant les sorties de la petite école, je les connais maintenant assez pour savoir qu'ils vivent une vie resserrée autour de la télé, du dépanneur et du parc, du moins au long des saisons fréquentables; l'hiver, qui viendra bientôt, ils se rendent plutôt jouer aux dames et aux cartes dans un centre de loisirs.

Chez ces habitués, ils me l'ont affirmé, l'austérité, non seulement s'impose, car leur pension est modeste, leurs amours sont usées, mais, disent-ils, les privations leur sont indispensables, parce qu'ils se privent du superflu. Plus précisément, ils sont de ceux pour qui le superflu n'est pas nécessaire. Ce stoïcisme se sent jusque dans leur peu de mots, leur peu de gestes... Je leur parle du mouvement de la *simplicité volontaire*, ils ne sont pas certains d'en avoir entendu parler, ça semble un peu trop organisé à leur goût.

Ces hommes-là passent au parc à heure fixe, qui n'est pas la même pour tous. Alors ils se croisent, passent sur un banc un bout de temps ensemble. Ils ne commentent l'actualité que si elle a le poids de ce qui fait l'histoire, sinon ils analysent l'époque sur le ton de ceux qui n'y sont pas à leur place.

Lorsque des amoureux se présentent par une allée, ils se taisent et se recueillent en fixant le sol ou en scrutant le ciel – il arrive que ça soit chose pareille. Et si des gamins

surgissent en vélo ou sur des planches à roulettes, ils attendent que ça passe. Ce n'est pas qu'ils détestent les jeunes, c'est juste qu'ils ne supportent plus leur agitation, le vacarme qui les précède et les suit. Surtout les forts en gueule... On dirait que je décris de vieux mutiques, alors qu'ils ne sont pas si âgés que ça! Ce sont juste des retraités hâtifs, qui se sont mis au rancart vers le milieu de la cinquantaine.

En ce moment, ils regardent venir l'averse, bien qu'ils n'en voient pas vraiment les signes avant-coureurs depuis ce parc encastré dans une avenue résidentielle bordée d'arbres à maturité. C'est qu'ils la flairent comme s'ils la voyaient. De la même manière qu'ils pressentent le crash de la mondialisation comme si un cinéma en présentait la bande-annonce.

À un certain moment, réagissant à je ne sais trop quel indice, ils se lèvent d'un même bond et retournent juste à temps dans leur demeure. Je reste seul sous mon parapluie rapporté la semaine dernière de Saint-Pétersbourg; un accessoire certainement composé d'anciennes pièces de char d'assaut et de parachutes de l'armée, car il pèse trois fois le poids d'un parapluie normal. Je m'amuse un moment à tester son armature en l'exposant au vent et au grésil qui tourne bientôt à la neige. Au milieu des cabrioles, allez savoir pourquoi, j'ai une pensée pour ces hommes primitifs qui se tenaient plus près que nous des éléments. De la terre, de la giboulée...

Au ravissement de tous ceux qui s'approchent peu à peu, le parc se veloute en un rien de temps d'une première neige qui ne tiendra pas – on connaît ça –, mais qui excite les retours de l'école et même leurs parents. Je vois des papas qui forment des petites boules bien tapées dans leurs mains et qui les lancent, à mon avis moins pour se dégourdir les bras que la mémoire.

Tandis que les gamins apprennent à contrôler leurs glissades, sans cesse courant et s'aplatissant au sol et riant aux éclats, je me déplace vers le fond du parc afin de laisser le champ libre aux boules de neige. La lumière du jour déjà tombant perce à peine le fouillis des houppiers défeuillés. Un peu après, les papas calmés et les gamins épuisés, je reviens sur le pointillé de mes pas, brouillant ainsi mes traces.

Je reste un moment en doute au-dessus d'une souche d'arbre fraîchement coupé, dont la moelle et le duramen ont laissé place à un vide bordé de matière pourrie. Puis, tout joyeux mais le pas prudent, je reprends ma marche vers le lieu du séminaire.

Le tandem 1 (hiver)

Deux promenades par jour dans le même parc, soit à 10 h et à 14 h, quatre jours de suite, des balades de quarante minutes à peine, sous une température descendant vers les -14°C , ressentie comme -21°C . Je devrai renoncer à cette série le cinquième jour en raison d'un -19°C ressenti comme -30°C , ce qui durcit la neige et rend la marche périlleuse. J'ai choisi ce parc parce qu'il n'est pas clôturé et parce que je peux m'y rendre à pied de chez moi. Il s'agit en fait d'un de ces lieux ouverts qui débrouillent le proche et le lointain, si encombrés dans le reste de la ville – ce phénomène étant surtout perceptible après la défeuillaison et plus encore la neige venue.

Sans vent et sans autres passants que moi, le parc apparaît figé, on dirait un dessin. Je ne dis pas une aquarelle porteuse de volumes bougés : plutôt le dessin à la pointe d'un coin de nature pétrifié, contrairement à ces circonstances de grands vents d'automne où les aplats cherchent à s'évader des traits de contour. Un parc sagement dessiné en noir et blanc, du moins vu de sa périphérie ; plutôt en bistre et craie lorsque perçu de l'intérieur.

Mon manteau d'hiver tout neuf et mes bottes à crampons produisent un tel mélange de chuintements et de craquements qu'il me faut m'arrêter pour capter le bruissement du quartier, mais aussitôt me remettre en marche pour obvier au double inconvénient du froid et de la clarté éblouissante qui saille du sol glacé.

Le peintre Signac disait que les lignes horizontales expriment le calme, et les ascendantes, la joie. Ni les unes ni les autres ne manquent, ici, ni surtout les lignes en gerbes des branches défeuillées, qui expriment le foisonnement – c'est moi qui le prétends. La pensée ne manque d'ailleurs pas de s'égarer dans ses ramifications, à telle enseigne qu'au retour, je ne me souviens jamais vers quoi la pensée m'a conduit.

Le champ est labouré dans tous les sens d'empreintes de pas qui racontent leurs petites histoires de marches vers l'école, de promenades pour tromper l'ennui, de rendez-vous secrets, de chamailleries avant le souper. Mais aux heures de mes traversées, le parc est désert de monde. J'y croise des tracés, esquive des ornières qui ne laissent pas de répéter leur danger, invente mes trajets. Je fais des petits sauts comme au jeu de marelle, sur un pied, sur les deux, pieds rassemblés, jambes écartées. Un observateur attentif pourrait croire que j'investis dans ces parcours la maturité de l'adulte ayant retrouvé le sérieux de l'enfant qui joue – comme le dit à peu près Nietzsche. Et il se produit qu'à force de chercher une présence au lieu, à force d'être dans l'actuel de sa banalité hivernale, je me sens étrangement inactuel. Disons plutôt d'aucun temps, ou de tous les temps, ce qui est sans doute la même chose.

Un parc sans passants, disais-je. Sauf un après-midi de ciel se javellisant, alors qu'une dame toute menue, que j'oserais dire très avancée dans sa décroissance squelettique, s'y présente seule à petits pas traînants avec un sac de graines qu'elle jette à des oiseaux vite rassemblés à ses pieds et jusque sur son bras. Par crainte que les oiseaux ne fuient, j'attends qu'elle ait fini sa distribution pour m'approcher. «Puis-je vous tenir le bras?» que je lui demande. «Si vous avez peur de tomber», dit-elle en m'adressant un sourire minimaliste. «Vous êtes une petite crapaude, vous», lui dis-je en lui prenant le bras. Et elle rit, elle rit, elle rit.

Sur le chemin qui la ramène chez elle, elle piaille et couine de sa petite voix grêle, elle parle des saisons, de la brièveté de la vie, de son amour des oiseaux et des chats, «ce n'est pas incompatible», assure-t-elle, et je m'étonne moins de cette affirmation que du fait qu'elle articule normalement, alors que le froid m'ankylose la mâchoire et me rend difficile de répéter le mot incompatible. «J'ai plus rien sur les os qui puisse geler», dit-elle. Évidemment, j'en perds mon latin, car il me semble avoir appris que la graisse de l'ours polaire le protégeait du froid. Je n'en souffle mot à la dame, qui m'objecterait que si elle était un ours, je ne lui tiendrais certainement pas le bras.

Arrivée devant sa maison, elle se laisse accompagner dans les quelques marches menant à sa porte, puis elle attend que je redescende avant d'ouvrir, au cas où je voudrais entrer de force, j'imagine – j'approuve cette prudence. Et je repars tel un voleur, un voleur de mots à mettre dans le carnet avant de les oublier.

Ainsi, je cours me calfeutrer dans un café et note aussitôt les paroles de la dame aux oiseaux, dont une de ses maximes, sans doute issue de la sagesse populaire: «La vie, c'est comme à l'épicerie, y a toujours un moment que t'arrives au bout de la dernière allée, et là, c'est le temps de passer à la caisse!» À force de multiplier des détails la concernant, et l'épisode de notre marche en tandem, j'en viens à noter autre chose dont je n'avais pas vraiment pris conscience: que la dame se référait constamment à son «ami Dieu». Son «ami Dieu» qui lui «accorde quelques dernières joies» – sa voix me revient en écho – et qui la «rassure» et qui l'«attend». Cela prononcé sur le fond d'un sourire minimaliste, mais un sourire quand même.

Est-ce à cause de la chaleur réconfortante du café ou du pouvoir évocateur des mots, toujours est-il que je n'ai pas fini de noter les détails de cet épisode qu'une autre scène me revient à l'esprit, qui s'arrime à la précédente. Les faits ne sont ni de la même année ni du même parc, mais ils font apparaître des télescopes comme la mémoire et les mots ont le don d'en produire à notre insu.

Le tandem 2

L'affaire a lieu aux toutes premières promesses de beaux jours, alors que la communauté entière mord à la pulpe du proche printemps. Mais ouvrons l'anecdote par l'idée de planification... À la ville correspond en effet une matérialité planifiée par des urbanistes, des architectes, des politiciens; mais aussi, parfois, une matérialité improvisée, qui relève du vivre ensemble. Dans les parcs, cette matérialité planifiée s'appelle pelouse, bancs, sentiers. Mais il arrive que les usagers créent leurs propres sentiers, à force de pas répétés dans le même axe, généralement par souci de raccourci. Un sentier planifié est un fait d'urbanité appréciable; un sentier improvisé par des passants anonymes est le résultat d'un acte de paysage proche de la poésie.

De tels sentiers improvisés, on en voit surtout l'hiver, dans les ruelles, dans les terrains vagues, dans les parcs ; mais il en est d'autres, vestiges d'années précédentes, qui ressurgissent vers la fin de l'hiver et que les habitués sont heureux de retrouver, bien qu'en cette saison la boue les rende impraticables. À moins de vouloir en confirmer le tracé. Pour cela, certains doivent y traîner les bottes, ce à quoi s'adonnent volontiers des gamins et des jeunes gens en manque de transgression. Sauf qu'ici, en cet après-midi, c'est un volumineux vieil homme qui traverse le parc en diagonale et qui semble empêché d'avancer sur un sentier clandestin imbibé de neige fondue et parsemé de plaques de glace. C'est à se demander si le gros homme n'est pas coincé là depuis assez longtemps pour que son ombre ait eu le temps d'en faire le tour !

Je m'approche, non sans difficulté, et lui offre mon aide. « Il vous faudrait des voyages de zéro trois-quarts », me lance-t-il de son accent d'Europe centrale. Je ne pose pas de question, devinant bien qu'il me reçoit par son côté moqueur. « Du gravier, vous savez... » Je lui présente plutôt le bras, « Vous permettez ? » auquel il s'accroche volontiers et nous faisons déjà quelques pas ensemble entre des ornières glacées. « Vous êtes sûr que vous voulez passer par là ? » Il répond par une brusque poussée du menton vers l'avant. Ça ne semble pas négociable ! Si ça se trouve, il fait partie de ces marcheurs dont l'idée de sentier obnubile l'esprit jusqu'à l'hypnose, et qui les suivent comme le train ses rails.

Après une minute de marche, j'essaie d'amorcer une conversation avec ce gros homme dont le cœur bat sous des pelures de vestes, de blousons et de foulards : « Vous habitez le quartier ? Vous êtes un habitué de ce parc ? » mais il répond chaque fois par le même geste du menton qui signifie « en avant toute ! » Et il multiplie ses petits pas hasardeux avec l'application de qui sait ce qu'il fait. Je n'ai bientôt plus d'autre choix que de me taire et de marcher en tandem avec ce parangon de retenue – une retenue qui, chez lui, me semble tenir lieu d'élégance.

Dix minutes plus tard, une fois à l'angle du parc, le gros homme se rapetisse sur un banc. Ça me semble sa manière d'établir ce retranchement provisoire qui lui sert

de pause. Soudain, à le voir de face, je le perçois autrement: moins comme un donneur d'ordres que comme un solitaire enfoncé dans un marais d'idées fixes. Il roule des yeux rouges derrière ses lunettes aux verres épais, on dirait des hublots, et lui un poisson. Il affecte un défaut de prononciation, comme si un hameçon lui était resté dans le palais! Je lui demande s'il habite tout près. « C'est que... » On dirait que les souvenirs rupestres se sont effacés dans la grotte de son cerveau. « C'est que... » Ses regards partent alors au vent et vont s'emmêler à la neige qui virevolte au milieu du parc. « C'est que... chez moi, c'est par là », dit-il en pointant l'autre bout du sentier.

Non, ce n'est pas moi qui l'ai guidé dans la direction opposée à son appartement, sa marche le menait bel et bien à ce banc. Oui, je le raccompagnerai et il va de soi que nous ferons plutôt le tour du parc par les trottoirs. Non, je ne lui ferai pas la morale. Et oui, la démarche libre, il me racontera toute une histoire, celle d'une vie de migrant ne s'étant fixé à un territoire qu'avec la fatigue de l'âge. S'en étonnera-t-on ?